

—Et aujourd'hui ? demanda vivement la duchesse...

—Aujourd'hui je suis ici pour t'ouvrir mon âme... je me sens à bout de forces et tu vas tout savoir.

—Laisse-moi d'abord te remercier de ta confiance, quoiqu'elle soit un peu tardive, dit vivement la jeune femme, et parle ensuite, parle vite. J'ai hâte de t'entendre... non par curiosité, Dieu m'en est témoin, mais parce que, quand je connaîtrai le mal, je trouverai peut-être le remède.

Tancrède se laissa tomber dans un des larges fauteuils, du temps de Louis XIV, formant un demi-cercle en face de la cheminée dans laquelle brûlait un grand feu. Il posa son coude sur l'accotoir de ce fauteuil, il appuya sa joue sur sa main, puis il resta silencieux et comme absorbé pendant un instant. La duchesse respecta sa rêverie.

—Excuse moi, chère sœur, fit-il tout à coup en relevant le front, je dois te paraître bien étrange, mais véritablement ma tête s'affaiblit.

Madame de Randan eut aux lèvres un sourire contrain.

—Eh ! qu'importe l'âge ? répliqua Tancrède, d'ailleurs suis-je jeune encore ? depuis quelque temps, j'ai beaucoup, beaucoup vieilli... Ah ! tu le sais aussi bien que moi ! reprit-il en interrompant un geste de dénégation de la duchesse, mais ce n'est point de cela qu'il s'agit... Ce n'est point pour cela que je suis venu... écoute-moi... j'irai droit au but.

—Tu ne doutes, je l'espère, ni de mon attention profonde, ni de mon intérêt sans borne ? murmura Jane de Randan.

—Ni de l'un ni de l'autre, et tu vas en avoir la preuve. Je n'ai d'autres proches parents que toi et Mathilde ; j'aime Mathilde autant que je t'aime, mais la chère enfant est trop jeune pour être utilement consultée sur la plus grave de toutes les questions, une question qui touche à l'honneur... Il me reste donc que toi, chère Jane, et je t'érige en tribunal de famille !... Ton jugement sera sans appel. Comme tu me diras d'agir, j'agirai.

—La mission que tu me donnes est bien haute, la tâche que tu m'imposes est bien lourde... répondit la duchesse ; parle cependant, mon frère... ; je tâcherai de suffire à cette tâche et d'être digne de cette mission.

—Je suis placé dans une situation étrange et triste... continua Tancrède ; il me faut ou cesser de vivre, ou commettre une action que ma conscience et mon orgueil patriciens me représentent comme indigne de ma naissance et de mon nom.

—Une action indigne ? s'écria madame de Randan, toi, mon frère !... Allons donc !... c'est impossible !...

—Tu vas en juger à l'instant !... J'éprouve pour Pauline un amour insensé !... Depuis près d'un an je lutte contre cet amour... Aujourd'hui, tout est fini pour moi... ; mes forces sont à bout... la lutte est vaine... je suis vaincu. Regarde-moi, ma sœur, et tu me reconnaîtras à peine... Le combat sans merci livré par mon orgueil à mon amour m'a brisé... Il faut que Pauline m'appartienne ou que je meure ; il faut que je donne mon nom à la veuve du baron de Lascars ou que j'emporte avec moi dans la tombe ce nom sans tache.

—Je ne te comprends pas, mon frère ! s'écria la duchesse avec feu ; comment donc un mariage avec une femme pure et charmante pourrait-il être un outrage à l'honneur ?...

—Pauline est pure comme les anges, je le sais bien !... répondit vivement Tancrède ; mais le nom qu'elle porte est un nom déshonoré !...

—Est-ce la faute de la pauvre enfant si son mari fut un scélérat ? Serait-il juste de la rendre responsable des crimes dont elle est innocente ?

—Non, certes ! cent fois non ! et cependant les crimes des pères retombent sur les enfants ; Dieu lui-même l'a voulu ainsi !...

—Les hommes l'ont voulu peut-être, je te l'accorde, répliqua Jane, mais Dieu, jamais !... Dieu, la bonté, l'équité suprême, ne peut frapper injustement !... Et que me parles-tu, d'ailleurs, d'un nom souillé transmis par les pères aux enfants... Ce funeste héritage n'a rien à faire ici !... En devenant ta femme, Pauline quitterait son nom pour prendre le tien, et je te jure qu'elle le porterait dignement.

—Ainsi donc, s'écria Tancrède transfiguré, rayonnant, ainsi, tu ne me conseilles point de

choisir la mort plutôt qu'un mariage avec Pauline ?

—Je te conseille, je t'ordonne au besoin, en ma qualité de juge suprême et sans appel, de vivre et d'être heureux.

—Mais nos ancêtres, que diront-ils ?

La duchesse se mit à rire fort irrévérencieusement. Une joie si profonde, si ardente, s'empara de toute son âme, qu'elle oubliait un peu le respect du passé.

—Nos ancêtres !... répondit-elle, en vérité, mon frère, je t'admire fort de songer à eux quand il s'agit de ton amour et de ton bonheur !... Tu te demandes ce qu'ils diront ?... Sois-en sûr, ils ne diront rien, ou s'ils parlent, par grand miracle, du fond de leurs tombes armoriées, ce sera pour souhaiter la bienvenue à la plus charmante marquise d'Hérouville des temps passés et des temps à venir.

Au point où il en était arrivé, Tancrède ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre, s'il eût mit en avant des arguments nouveaux, s'aurait été surtout afin de fournir à sa sœur l'ocde les réfuter... Heureusement, il n'en fit rien... Il pressa contre son cœur et il embrassa avec une indicible effusion le charmant avocat qui venait de gagner si triomphalement la cause qu'il plaidait contre lui-même, et il s'écria :

—Tu m'as vaincu, chère Jane ! Je cède ! j'étais dupe d'un faux point d'honneur ! mes yeux se sont ouverts, et je rougis de mon aveuglement !... Le marquis d'Hérouville peut prendre pour femme sans hésiter, celle que la duchesse de Randan consent à nommer sa sœur.

—Enfin, tu consens ?... murmura Jane avec un radieux sourire, le ciel en soit béni !... Mais saistu, mon pauvre frère, qu'on a bien de la peine à te rendre heureux !

—Es-tu sûre que, de son côté, Pauline consentira ? demanda Tancrède, qui semblait prendre plaisir à se créer de nouvelles et folles inquiétudes.

—Oui, mon frère, oui, j'en suis sûre, répondit la duchesse avec l'accent d'une moquerie inoffensive, et tu n'en doute pas plus que moi, car tu sais bien que Pauline t'adore !...

—Je le crois... je l'espère... balbutia le marquis, mais enfin on craint toujours.

—Et l'on a tort ! interrompit la duchesse ; je vais, d'ailleurs, t'apporter une certitude positive.

—Qui te la donnera ?

—Pauline elle-même.

—Tu vas donc la voir ?

—A l'instant.

—Que lui diras-tu ?

—Rien qu'elle ignore, rien qui l'étonne, sois-en persuadé, mon frère, car je lui parlerai de ton amour, et, portant la parole en ton nom, je lui demanderai sa main.

—Déjà !

—Recules-tu ?

—Non pas.

—Eh bien ! je cours... Oh ! n'essaye point de me retenir... ce serait inutile, car je ne veux rien écouter... Attends-moi là, mon frère, tu ne m'attendras pas longtemps.

La duchesse quitta rapidement le salon et prit le chemin de l'appartement de Pauline. Au bout d'un quart d'heure, elle reparut : elle n'était pas seule ; elle tenait par la main la fiancée de Tancrède.

Un an et quelques jours après les événements accomplis à Aix-la-Chapelle, le mariage du marquis Tancrède d'Hérouville et de Pauline Talbot, baronne de Lascars, fut célébré à minuit, dans une petite église, sans pompe aucune et devant un nombre restreint de témoins appartenant à la plus haute aristocratie. Immédiatement après la bénédiction nuptiale, Tancrède fit monter Pauline en chaise de poste et l'emmena dans une terre qu'il possédait en Touraine. Là, commencèrent pour les jeunes époux les douceurs d'une lune de miel qui dura une année tout entière, et qui, sans aucun doute, aurait duré plus longtemps si le marquis n'avait été rappelé à Paris par les nécessités de sa position et par les devoirs de sa charge. Presque aussitôt après l'installation de la nouvelle marquise à l'hôtel d'Hérouville, un enfant vint au monde. Ce fut encore un fils. Il reçut le nom d'Armand. Tancrède, transporté de joie et d'orgueil, se prit pour ce fils d'une adoration dont

il nous serait difficile de donner une idée, mais en même temps, et ceci nous paraît faire grand honneur à la délicatesse exquise de son âme, il témoigna la plus paternelle affection à l'enfant du baron de Lascars et finit par ressentir à tel point cette affection qu'il en arrivait souvent à se croire le vrai père de l'orphelin. Trois ans passèrent, et pendant ces trois ans aucun nuage ne vint obscurcir le ciel pur et radieux des deux époux dont l'existence se partageait entre Paris, le château de Randan et la terre en Touraine où la lune de miel s'était écoulée. Le marquis ne songeait point à faire habiter à sa femme le château de Port-Marly infiniment précieuse pour le marquis que son service de colonel et ses devoirs de courtisan appelaient souvent près du roi. En conséquence, et n'ayant plus à craindre de froisser les répugnances de Pauline, Tancrède visita le château et le parc avec elle, ordonna des modifications et des embellissements, fit renouveler en grande partie le mobilier et reconstitua, sous tous les rapports, la plus somptueuse résidence qu'il fût possible d'imaginer. Aussitôt que la tâche des artistes et celle des ouvriers furent achevées, aussitôt que l'habitation, splendidement restaurée, se trouva digne de recevoir ses hôtes, le marquis et la marquise quittèrent Paris avec les deux enfants et vinrent s'installer à Port-Marly. Nous savons déjà quelle brillante réception leur avait été faite par leurs vassaux du village et des alentours. Nous avons vu briller les feux de joie, nous avons entendu résonner les décharges de mousqueterie et retentir les cris d'allégresse parmi les ténèbres illuminées...

XXVII

Quelques jours après la nuit pendant laquelle nous avons vu le baron de Lascars s'introduire dans le parc du château de Port-Marly avec Lise et braquer sur Tancrède d'Hérouville le canon de son pistolet prêt à faire feu, la marquise assise, en peignoir du matin, devant une toilette- duchesse encadrée de dentelles, abandonnait son admirable chevelure blonde aux mains adroites et légères d'une de ses femmes. Il était tout au plus dix heures. Tancrède, parti dès le point du jour pour la chasse, ne devait revenir que dans l'après-midi. Pauline se livrait à une douce rêverie, tout en regardant ses deux fils souples, alertes, hardis autant l'un que l'autre, déployer leur force et leur grâce dans une lutte enfantine, pousser des cris de joie, rouler et rebondir avec l'élasticité de leur âge sur le tapis moelleux, aussi épais, aussi touffu qu'une pelouse au printemps. Une seconde camériste franchit le seuil de la chambre à coucher et s'arrêta près de la toilette, attendant que sa maîtresse l'interrogeât.

—Que voulez-vous, Gertrude ? lui demanda Pauline.

—Madame la marquise, répondit la camériste, un brave homme, qui sollicite l'honneur d'être admis en présence de madame la marquise, vient d'arriver au château.

—Qu'est-ce que ce brave homme ?

—Un colporteur.

—Je n'ai besoin de rien.

—Ah ! madame la marquise, reprit Gertrude, ce n'est pas un colporteur comme les autres... il arrive des pays lointains... de l'Egypte et des Indes... Sa halle est pleine des choses les plus belles et les plus curieuses du monde, il m'en a fait voir quelques-unes afin que je puisse en parler à madame la marquise en pleine connaissance de cause.

—Qu'est-ce donc qu'il vous a montré, Gertrude, demanda Pauline dont la curiosité féminine commençait à s'éveiller.

—Ce sont des châles en crêpe de Chine, tout brodés de fleurs brillantes et d'oiseaux si bien colorés qu'on les croirait naturels et vivants, des étoffes merveilleuses où l'or se mêle avec la soie dans un tissu qui ne ressemble point à ceux qu'on fabrique dans nos pays. Ce sont des écharpes faites pour les sultanes, des dentelles d'argent, des flocons d'essence de rose et d'autres précieux parfums, des bijoux à la mode orientale, que sais-je, enfin ?... Je n'ai pas tout vu, madame, et d'ailleurs il y a de tout dans la halle du colporteur.